

## Opalka. Absalon.

Il y a des émotions qui germent et fleurissent le champ de la réalité. Elles font grandir une pensée – comme un vent, sans se montrer, et nous soulèvent un peu au-delà de nos habitudes acquises. Une brise nous enveloppe, nous traverse – une aura, comme une aurore du cœur indiquant l'existence de mondes subtils – de douceurs. Les artistes savent rassembler les éléments, selon un effet de précipité, qui génèrent l'espace sensible... plus que sensible... où l'âme vit et respire.

Opalka a su réunir quelques éléments simples d'une telle chimie. Comme Absalon.

À l'un, le temps ? À l'autre, l'espace ?

Ou même : à l'un, l'espace vibrant – dans l'horizon d'un temps élané ?

À l'autre, le temps éclos – de l'intérieur d'une poitrine agrandie par un espace épousant schématiquement les contours d'un corps – pour ouvrir à ce que nous sommes, à tout ce que nous sommes ?

Perturber le temps et l'espace... pour voir...

\*

« Opalka, m'a-t-on dit un jour, le pire qu'on puisse faire. La mort, le temps qui passe, le narcissisme. » Peut-être... mais de prime abord, vraiment de prime abord...

Certes, le programme de départ est sévère, mais cette scène est drôle : il attend sa femme dans un café, elle ne vient pas... et dans cette attente, une certaine expérience du temps, de la durée... se précise, et ces petits points qu'il peignait jusque-là deviennent, Eurêka ! des nombres. Il invente son « programme », qu'il appellera aussi sa « punition », son « sacrifice », et quand sa femme arrive enfin, il saute dans ses bras en la remerciant !

Alors, voilà. Opalka s'en tient à quelques paramètres, qui s'infléchiront légèrement... Tout d'abord : écrire la suite des nombres entiers sur des toiles à taille humaine. Commencer sur fond noir. Puis il ajoutera : 1° un but, celui d'écrire progressivement blanc sur blanc ; 2° les portraits photographiques aux mêmes paramètres, comme incarnation du temps immatériel qu'il collecte, comme expérience simple aussi de détachement (le contraire du narcissisme, me semble-t-il) ; 3° les enregistrements des nombres énoncés : pour se repérer dans le blanc sur blanc. Et voilà. Le système est délimité et clos. Oui, à ce moment peut se réveiller en nous un sentiment de claustrophobie, je vous l'accorde.

Mais, au milieu de ce système, en lui-même pauvre et minimal, il y a de la vie, encore et encore de la vie. Et c'est cela qui est beau, et qui correspond à ce qu'il nous est donné d'éprouver – nos existences appartiennent à quelques paramètres très simples – la naissance, la mort –, mais il n'empêche qu'elles n'y sont pas réduites. Il y a toujours ce quelque chose, malgré nos conditions d'existence assez sommaires, que l'on ne peut soustraire, et qui s'appelle la vie, et qui est imprévisible, et qui échappe à tout programme, et qui échappe à toute réduction – dans un débordement dont elle a le secret. Notre vie comme un fleuve a ses rives – mais son espace est plus vaste que les lignes qui l'enserrent.

Or, les peintures d'Opalka, vues « en vrai », témoignent de cette vie qui se densifie en habit de légèreté – avec ce jeu, oui, imprévisible, d'effacement et d'apparition des nombres, ce blanc diffus et rythmé – il y a là une onde... qui crée une impression surprenante – une sensation heureuse de flottaison, de transparence – indescriptible... Cela peut suffire à rendre un cœur heureux, cette impossibilité de décrire un sentiment – une lumière – né pourtant d'un projet austère.

Il faut entendre Opalka parler. Il est calme, serein... comme s'il avait trouvé un régime de croisière tout à fait agréable – très loin du vertige existentiel... Il n'y a pas non plus de compte à rebours. Lui va ainsi, au rythme d'une « folie » sans fracas, vers l'infini – immergé dans un certain flux. Un éternel recommencement, un quotidien asservi à la répétitions d'un geste ? Je ne sais pas, il semble voguer, confiant... C'est du moins ce qu'il m'inspire, et j'en suis heureuse pour lui.

Oui, je suis très sensible à l'œuvre d'Opalka... le tenue, l'âme, le temps, l'espace... et l'œuvre, dans la constance, font un, font corps avec souplesse... Car la vie est aussi ce qu'elle devient à travers nous et nos quelques ouvrages, où peut-être sera gardé un peu de densité *en provision* ?

L'œuvre et l'existence, avec un peu de concentration et d'attention, se rejoignent dans un extraordinaire crescendo, que dessine par instants le *Stabat Mater* de Vivaldi.

C'est cela, la peinture... ? L'œuvre d'une existence qui se plonge consciemment et aussi aveuglément, corps et âme, dans une foi et dans la vie au travers de la matière picturale qui déborde toujours, qui est toujours plus vaste que ce qu'elle semble montrer – notre entendement étant toujours trop étroit pour comprendre toutes les résonances que cela implique, et notre âme ne reculant pas devant les espaces qu'elle ouvre ?

J'aime Opalka, car je ne suis pas philosophe, mais une simple âme confondue à la matière sensible, avec toutes les joies et les difficultés que cela suppose. Et je cherche les mots et les formes pour traduire notre invraisemblable et extraordinaire état de fait – sans rien occulter – et sans m'appuyer sur des concepts tout faits, mais en cherchant les mots, ou les notes, en hésitant, en essayant, en allant voir...

Mais la vie, ce n'est pas la durée que le métronome des nombres schématise, bien sûr. ... C'est beaucoup plus. La joie inespérée, par exemple ? Tous les jours, regarder le ciel. Tous les jours, sourire. Tous les jours, aspirer une montagne, ou de simples signes. Tous les jours, quelque chose de nouveau et pourtant familier. L'effervescence dans la simplicité. La vie : une répétition ? Oui et non... la matière de la vie, si minimale soit-elle, est toujours plus que ce que l'on peut anticiper, prévoir.

Le « programme » d'Opalka n'est pas, me semble-t-il, le fruit d'une décision arbitraire. Je ne crois pas que la vie et l'œuvre d'Opalka soient possibles sans... Elles témoignent même plutôt de... Car comment aurait-il fait pour tenir ce rythme, si quelque chose de *vrai* ne l'avait porté tout ce temps ? Mais, je comprends... certaines apparences contre lui.... Néanmoins...

« Qu'est-ce que je peux faire ? Je sais pas quoi faire » (comme le répète avec obstination un personnage dans un film de Godard) semblent le point de départ de certains artistes au programme arrêté... Oui, peut-être... Il s'agirait de sortir d'une forme d'ennui, et d'un désir capricieux d'en sortir.... Alors, oui, c'est possible, de façon purement arbitraire... Car peu importe, pourvu que l'on échappe à l'ennui et à la banalité... Oui, l'art et nos modes de vie en général sont pleins de ces tentatives désespérées, et désespérantes ? Ne nous laissons pas emporter jusque-là...

Certaines décisions irrévocables de l'artiste concrétisent une liberté.

Et, après tout, toute œuvre d'art n'est-elle pas *en apparence* arbitraire... car souvent elles échappent à la logique... et c'est là leur intérêt, entre autres... et c'est cela qui nous retient aussi... une raison d'être indéfinissable... et c'est cela qui fait que nous devons suspendre notre jugement avant de destiner une œuvre aux oubliettes... Et même, quittons nos jugements sévères... à quoi bon ?

Mais quand même, se repérer... pour son propre bien... se repérer entre l'arbitraire et l'apparence d'arbitraire (et sortir de la confusion dans laquelle l'art, et pas seulement l'art, s'embourbe ?)... simplement ressentir s'il y a longueur d'onde, s'il y a émanation...

C'est pénible, c'est même fastidieux, les jeux d'esprit... cela laisse un sentiment de vide. Mais Opalka invite à une rêverie... ce n'est pas un jeu... c'est autre chose... Cette endurance... il y a une sorte de foi... qui perd nos repères et nous entraîne dans une dimension particulière.

Et la « foi » me parle, quand on ne peut pas la ranger dans un cadre oblique (religieux, doctrinal, partisan, etc.)... Car elle n'est pas une option de l'âme, avec toutes sortes d'options à la clé... comme nos luxueuses voitures modernes...

N'est-elle pas au cœur de toute vie, ainsi, à l'état brut... Quand on se réveille... pour aller où ? On croit savoir, mais on ne sait pas, et on y va... sans mots, sans trop de mots,

sans doctrines, sans béquilles... et parfois la « foi » manque... quel vide alors à l'intérieur et autour de soi...

Alors, oui, j'aime cette atmosphère indéfinissable, quand elle est intimement et initialement vécue... j'aime la pudeur aussi qui l'accompagne... la pudeur – parce que cela ouvre, silencieusement et dans le secret, de multiples voies, sans besoin de se justifier. Oui, j'aime ces atmosphères, ces climats de suspens – ce qui est là sans être là, mais qui est bien là... Tellement de sensations sensibles – comme une fête extraordinaire – que l'on ne peut traduire, que seuls des poèmes, des images, des tons... pourraient peut-être approcher... La « foi » n'est pas glaciale et sèche et aveugle... comme les raccourcis, les nominations brusques, les codes, les réflexes – qui bousculent. J'aime les sensations qui bouleversent et qui troublent – ce qui échappe au « lieu commun » – et qui nous place – corps et âme – dans une existence personnelle... aux multiples variations ?

Alors, à chacun de vivre librement son incarnation ? A chacun de vivre « corps et âme » selon l'amplitude qu'ils autorisent ?

Opalka dessine la suite des nombres entier ; Griffa, souvent, les premiers chiffres de ce nombre d'or qui, par essence, n'en finit pas... et la « foi » de ces peintres m'invite à entendre le poème qu'ils découvrent en s'aventurant ainsi... et qui est ce poème mystérieux de l'infini ou de l'inconnu ou de l'imprévu...

C'est la richesse et la nécessité de l'art ? Nous faire entrer dans des dimensions nouvelles et pourtant familières. On oublie ses goûts, ses manies... On se laisse seulement aimer par ce qui est *sensible*... cheminant ainsi hors de ses propres sentiers, et on s'agrandit un peu plus, un tant soit peu... à l'intérieur de ce qui nous est proche et étrangement étranger. On trouve alors des lieux *communs* qui, cette fois, nous ouvrent la voie. – Mais quand *on* (toute cette officialité étroite qui nous dirige) nous dicte un mauvais texte pour nous faire atterrir dans des boîtes (des œuvres qui n'ont ni *temps* ni *espace*, ou tout autre dispositif), alors non... Mais qu'importe, pourvu qu'il y ait toujours des œuvres pour nous entraîner dans un sillage... merveilleusement hospitalier.

\*

Reclus dans une boîte... Et pourtant... C'est la décision d'Absalon. Une architecture d'une poignée de mètres carrés – « vite fait, mal fait » – toute blanche – ponctuée d'ombre et de lumières – d'ouvertures et de réalité ordinaire : armoires, lit, douches... – mais de blancheur habitée.

Ces habitations sont égrenées dans plusieurs pays, où Absalon séjourne et vaque en nomade – suivant l'itinéraire d'un espace à soi.

« Aujourd'hui, nous mourons dans des boîtes », dit Hölderlin. Mais s'agit-il ici de se loger dans des cloisons qui isolent, séparent et enferment – aussi pour se punir, et par esprit de sacrifice ? Non, c'est une vie, c'est une tribulation...

Entrer dans les « Cellules » d'Absalon : des stations où se ressent un enveloppement. Comme une voûte qui protège. Fût-elle faite de lignes droites qui traduisent nos limites et provoquent notre souplesse... Ou plutôt : des lignes et des géométries de transition – faites de patience et de lucidité – comme cela nous est demandé, pour se résumer (le plus rapidement possible ?) à l'essentiel. C'est dans le temps où la blancheur se découvre en éclosions que toutes ces pensées viennent au jour.

En allant rencontrer Absalon au musée de Bordeaux, je revenais de Lascaux, où j'avais vu non pas des peintures, mais senti une roche vivante, que le pigment épiait dans un corps-à-corps. À Lascaux, la matière de la roche vivante transmet la réalité à la main qui se marie à l'apparition – prenant racine dans un envoûtement matriciel – pour enfanter... quoi ?

... Il y a cette voûte, cette génération dans l'espace cellulaire d'Absalon – d'un blanc initial – une gomme est venue effacer le superflu de nos âmes – oui, une calme lucidité consent ici à la stricte nécessité sans se forcer, sans se restreindre – mais avec la tendresse requise et son autorité – sans commentaire : se lover seulement – dans de simples gestes retenus, repris... à la mesure d'un silence – à la mesure d'un cœur étonné – cédant à une théâtralité rudimentaire pour exorciser le « spectacle » qui nous conjure, ou concéder au présent un peu de pertinence.

Notre temps ? Une alternative, selon Absalon. « Devenir fou ou artiste » : se tenir à la frontière –

Oui. Et un peu plus loin... Devenir fou ? Le tenter aussi – jusque dans ses extrémités, qui ne sont pas forcément des points de non-retour – qui font peur... – mais il faut bien défier le plus ouvertement possible les mauvaises Raisons – trop gâtées... pour démontrer que le chemin est, sera, *absolu* et sans conditions de calcul.

Dans cet espace où la blancheur et la douceur se mêlent, à la mesure d'une exigence qui, elle, ne se connaît pas d'alternative – d'un retrait allié à un engagement de la vie vécue et vivante – un jardin dans le cœur apaise la vision, apaise l'intellect, apaise la volonté – et découvre un horizon intérieur – c'est-à-dire une tendresse ample – une respiration de soulagement – car se ressent ici quelque chose de très simple : nous ne sommes pas en mesure de décider des limites de la vie.

De la vie... à la *Vie*...

(Nous devinons, de notre timidité, toute naturelle, la teneur de notre traversée.)